



HAL
open science

Les récits imagés autour du Grenoble Street Art Fest : le street art, outil d'exploration et de valorisation territoriales?

Léa Sallenave

► To cite this version:

Léa Sallenave. Les récits imagés autour du Grenoble Street Art Fest : le street art, outil d'exploration et de valorisation territoriales?. CIST2018 - Représenter les territoires / Representing territories, Collège international des sciences territoriales (CIST), Mar 2018, Rouen, France. pp.437-445. hal-01854519

HAL Id: hal-01854519

<https://hal.science/hal-01854519>

Submitted on 6 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les récits imagés autour du *Grenoble Street Art Fest'* : le *street art*, outil d'exploration et de valorisation territoriales ?

AUTEURE

Léa SALLENAVE

RÉSUMÉ

En 2014, l'écologiste Éric Piolle remporte les municipales grenobloises. Il accepte de soutenir le *Grenoble Street Art Fest'* (GSAF), enrichissant la ville d'un nouvel étiquetage : elle est à la fois « branchée » et « populaire », attractive et accessible à tous. Depuis 2015, les murs se parent ainsi d'images fictionnelles inédites pour revaloriser une cité peinant à capter intra-muros les touristes, et pour placer l'art au cœur de la vie des gens. Chaque acteur impliqué dans le GSAF y lit un outil de valorisation territoriale et de cohésion sociale luttant contre les fragmentations spatiales. Or, si les réactions sont plutôt enthousiastes du côté de l'institution et des publics sondés, elles sont plus contrastées lors des discussions informelles avec certains graffeurs plus critiques. Ce festival permet d'interroger le rôle des images de rue, « *in* » et « *off* », dans la construction des représentations de Grenoble par ses habitants et l'institution politico-culturelle.

MOTS CLÉS

Street art, graffiti, représentations territoriales, cohésion socio-spatiale, politique culturelle

ABSTRACT

In 2014, Green Party member Éric Piolle won Grenoble local election. He agrees to support the Grenoble Street Art Fest' (GSAF), which enriched the city with a new label, somehow both «trendy» and «popular», attractive and accessible to all. Since 2015, walls have been adorned with unpublished fiction images aiming at rehabilitating a city which struggled to bring tourists to the inner city, and placing art at the heart of people's lives. Each participant to the GSAF agreed to promote territorial valorisation and social cohesion and to fight against spatial fragmentation through this art. There was definitely some enthusiastic feedback from statutory stakeholders and people who attended festival events. However, this should not dissimulate more contrasted views which could be gathered during informal discussions with graffiti artists who have an alternative perception of the GSAF. This festival allows to question the role of «in» and «off» street images in the construction of representations of Grenoble by its inhabitants and the political and cultural institutions.

KEYWORDS

Street Art, Graffiti, Territorial representations, Socio-spatial cohesion, Cultural policy

INTRODUCTION

Ce texte est issu de recherches, menées depuis plus d'un an en parallèle d'une thèse démarrée en septembre 2016. Elles sont consacrées aux producteurs d'images étiquetées « *street art* » (SA) et aux acteurs institutionnels valorisant cette modalité expressive au cours notamment du *Grenoble Street Art Fest'* (GSAF). En s'intéressant à ce festival comme outil de la politique culturelle et touristique de Grenoble, on étudie plus largement la réception des images de rue par les publics *in situ* et leur réalisation par des graffeurs, des « vandales »

ayant accepté ou non de participer à l'événement. On analyse par ailleurs les enjeux territoriaux liés à la présence d'œuvres dont la durée de vie dépasse le cadre temporel du festival.

Ces images relèvent de la production fictionnelle et impactent les territoires essentiellement par le biais de discours d'acteurs. Le choix d'images *street art* dans la ville et leur mise en valeur permet de produire du discours territorial, discours parfois performatif. Ce sont les récits générés par les acteurs, à partir de ces images, qui seront détaillés : ils permettent parfois de donner une nouvelle identité à certains espaces de la ville. À ces récits s'arriment des enjeux territoriaux multiples. De la ruelle à la métropole, en passant par les quartiers et les espaces interstitiels, les images *street art* semblent « évidentes » pour appréhender les espaces de proximité. En fait elles nous invitent surtout à interroger nos rapports d'usage, d'appropriation, d'identification ou de rejet des territoires.

Ce goût pour l'impact des images dans l'espace public est né d'un travail de master mené en 2008 sur le Centre national d'art contemporain (CNAC) *Le Magasin*. La recherche retraçait l'histoire de cette friche industrielle reconvertie en centre d'art contemporain sur volonté politique nationale et locale.

Figure 1. Pochoir sur une poubelle de la ville (L. Sallenave)



1. « GRENOBLE, VILLE DE STREET ART » : DES IMAGES AU SERVICE DU RAYONNEMENT URBAIN

1.1. Un nouvel étiquetage culturel de la ville grâce aux images *street art*

Le *street art*, expression aussi honnie qu'utilisée, s'ancre dans les paysages notamment à la faveur de festivals, toujours plus nombreux et attractifs à échelle mondiale. Ce que certains qualifient d'« art du XXI^e siècle », comme la galeriste Magda Danysz, englobe des pratiques plastiques variées, de la murale gigantesque au pochoir ironique (fig. 1), en passant par l'affiche contestataire, les collages, voire le graffiti et le tag « vandales » (Baldini, 2016).

Chaque cité trouve son créneau en tentant d'exister dans un contexte hyper concurrentiel de frénésie événementielle. Le levier d'attractivité touristique varie et les territoires doivent trouver une identité marquante, si possible unique. Le maire de Grenoble, Éric Piolle, et son équipe font, entre autres, le choix du SA.

Certains artistes locaux ironisent sur ce nouveau *city branding*, moquant cette identité portée par la ville depuis la 1^{re} édition du GSAF en 2015 (fig.1 et 2). Si les grands noms mondiaux sont privilégiés et séduits par une offre de cimaises monumentales en centre-ville, la municipalité et l'organisation valorisent la scène locale. Mais certains de ses représentants lisent

dans cette mise en scène « *street* artistique » de la ville un moyen d'embellir Grenoble à moindre frais, tous les artistes invités à participer n'étant pas rémunérés, et de rivaliser avec d'autres métropoles françaises, voire européennes.

Figure 2. Visite guidée organisée par l'OT devant la fresque de Jaba toyée (dégradée intentionnellement) (L. Sallenave)



1.2. Des images au service d'un rayonnement multiscale de la ville

Le GSAF permet la réalisation d'œuvres faisant rayonner Grenoble. L'idée serait d'attirer touristes et classes créatives (Gravari-Barbas & Delaplace, 2015) afin de redynamiser un centre-ville dévitalisé (Fourny), en plaçant Grenoble sur la carte des festivals internationaux « tendances ». Il s'agit de faire de Grenoble, voire de la Métropole, un pôle, un *hub* SA incontournable. La municipalité a ainsi d'année en année augmenté le budget du festival pour attirer des peintures internationales.

Certaines œuvres grenobloises illustrent à présent des livres et guides dédiés à cette expression artistique ; le logo du festival, une Marianne brandissant un rouleau de peinture, fut repris dans la presse nationale. D'autres réalisations ont pu mettre en lumière la ville. Ainsi en 2016, lors de la 2^e édition et durant un printemps social musclé, la presse locale et nationale a pointé une création jugée provocatrice. L'œuvre de Goin, représentant une Marianne à terre matraquée par des CRS incarnant l'article 49.3, a placé Grenoble au cœur de la machine réticulaire des tweets, rappelant sa réputation de foyer révolutionnaire (cf. journée des Tuiles, 1788) qu'elle entretient au gré d'événements, et de ville laboratoire de la gauche assumant les conflits liés aux rapports de force.

1.3. Des œuvres qui participent d'enjeux spatiaux : territorialisation, patrimonialisation et gentrification

Pour que Grenoble maintienne son nouveau rang de ville « *street* artistique », l'artisan principal du GSAF, J. Catz, suggère l'étendue spatiale à échelle métropolitaine, la municipalité préférant jouer la carte intercommunale. Ainsi, certaines villes jouxtant Grenoble s'associent volontiers à la dynamique du festival, qui contribuerait à renforcer les liens, la cohésion, donc le dynamisme de l'échelon intercommunal (fig. 3).

Pour atteindre une taille critique et donc une crédibilité internationale, le festival fait le choix de la multiplication d'œuvres. Bien que marqué par l'aspect éphémère, le SA tend à se patrimonialiser et les publics deviennent acteurs et témoins de ce processus. Les œuvres produites durant le festival sont pérennes : elles demeurent sur l'année « éclairées » par les guides de

l'office de tourisme (OT) de Grenoble-Alpes Métropole (fig. 2), à portée de vue depuis les tramways et prétextes pour éviter la destruction de tel ou tel bâtiment.

À en juger par les commentaires peints à la bombe sur certaines fresques vandalisées, comme « ceci est une no-bobo zone » sur l'œuvre de Jaba (fig. 2), les œuvres SA pourraient alimenter et renforcer la centralité de certains espaces, consolidant la gentrification d'un quartier comme Bouchayer-Viallet, siège du CNAC évoqué plus haut, ou du cours Berriat (fig. 6). Là, les œuvres réalisées dans l'enceinte de l'entreprise A. Raymond pourraient concourir à renforcer l'image de cluster de créativité caractérisant le quartier Bouchayer tout proche. Le quartier central et gentrifié Championnet forme l'épicentre du GSAF et les œuvres présentes renforcent sa représentation de territoire « bobo » et « branché » attirant les visiteurs dotés d'un certain capital économique et culturel.

Figure 3. Fresque de Seth en cours de réalisation à Fontaine, commune limitrophe de Grenoble (L. Sallenave)



2. UN OUTIL DE REDÉCOUVERTE, DE REDÉFINITION ET D'AMÉNAGEMENTS DES TERRITOIRES URBAINS

2.1. Un outil d'appréhension de la ville correspondant aux choix idéologiques de la municipalité

Pour la municipalité notamment, les œuvres produites durant le festival seraient des outils de valorisation territoriale correspondant à sa vision du fonctionnement urbain. Depuis les élections de 2014, elle fait le pari d'une approche renouvelée de la ville par ses propres habitants, incités à « co-construire » l'espace commun en étant des acteurs à part entière de la fabrique urbaine. Rien de tel que de profiter de réalisations artistiques actuelles pour explorer

les quartiers de sa ville et susciter de nouveaux récits urbains. Ces images s'inscrivent dans une territorialité imaginée prioritairement pour la déambulation oisive et polysensorielle. Si la ville perd en originalité avec le choix désormais assez courant, voire « hégémonique », de cet art urbain comme modalité d'appréhension des territoires, elle espère susciter un regain d'intérêt des habitants pour leur ville, animés d'un goût renouvelé pour la proximité.

La municipalité et son adjointe aux cultures étaient très enthousiastes à l'idée de soutenir cette forme d'art populaire car accessible à tous, à ciel ouvert, gratuit... Le projet du GSAF collait assez bien à son idéologie écologiste et démocratique. Les œuvres du festival se découvrent facilement à pied, à vélo, en transports doux, ce qui permet de valoriser le côté « zéro carbone » de l'activité, et sont immédiatement accessibles au coin d'une rue, au détour d'une ruelle, répondant assez bien au slogan de campagne : « Grenoble une ville pour tous »...

2.2. Une requalification identitaire des espaces par les publics grâce aux images

Ces images SA réalisées officiellement ou officieusement, tantôt qualifiées de consensuelles, tantôt de subversives, impriment leur narrativité et suscitent des discours, des récits de la part des regardeurs. Leurs auteurs nous invitent dans leur monde fictionnel en deux dimensions. Une fois peintes, graffées ou collées, les artistes sont comme dépossédés de leur production, livrée aux commentaires et qui façonnent parfois une identité nouvelle à son lieu d'implantation. Ainsi, certaines images accompagnent le passage, la transition, d'un simple espace à un territoire nouvellement approprié, identifié, apprécié ou critiqué.

Les scénarii projetés sur les cimaises propulsent les publics dans des ambiances territoriales neuves ; puis, les fresques, aussi monumentales soient-elles, se fondent dans un paysage, un quotidien, se laissant oublier. Néanmoins, certaines murales ont pu faciliter une nouvelle assignation identitaire à certaines rues, tout comme la présence massive d'images SA ont contribué à renforcer l'identité de certains quartiers (cf. quartier Championnet). Lors des visites, les commentaires des observateurs peuvent baptiser, renommer de manière informelle les lieux : c'est la « rue de la femme qui pleure », peinte par Snek, et non plus rue Doudart de Lagrée.

Les œuvres deviennent des points de repères à l'échelle de la ville : le renard de l'artiste Veks Van Hillik permet de repérer la bibliothèque municipale, sa tortue la médiathèque de Fontaine, commune frontalière de Grenoble. L'artiste génère des narrations nouvelles qui re-valorisent, confèrent une nouvelle lisibilité à des lieux culturels importants.

2.3. Un outil inter-territorial au service du discours sur la cohésion socio-spatiale

Du côté de l'organisation du festival, on retrouve dans les témoignages une finalité partagée par la ville : le souci de participer à l'inter-territorialité en décroissant les quartiers. Le GSAF est présenté comme un moyen de renforcer la cohésion socio-spatiale.

Les œuvres réparties dans deux espaces principaux, le centre-ville et le quartier de grands ensembles aux immenses murs pignons de La Villeneuve (fig. 4), entraîneraient des flux plus denses entre eux de l'avis des organisateurs : les touristes se rendraient plus facilement dans ce quartier périphérique au sud de la ville alors que les jeunes auraient envie de fréquenter le centre-ville pour ses fresques. Celles-ci atténueraient les identités parfois dévalorisantes assignées aux quartiers de la ville : les cheminements qu'elles susciteraient transcenderaient les fragmentations socio-spatiales. Ainsi, les propositions fictionnelles concentrées sur l'ancien collecteur de déchets de La Villeneuve, les œuvres réparties dans la galerie de l'Arlequin,

entraîneraient des déplacements plus réguliers qu'à l'accoutumée vers ce quartier populaire, favorisant un renforcement de son intégration.

Figure 4. Plan distribué gratuitement chaque année par l'organisation du GSAF.
Ici édition 2016 (L. Sallenave)



Le dévoilement de fresques, les visites guidées... seraient également l'occasion de susciter un brassage social, celui tant espéré en général par les collectivités territoriales. Ces images peintes en format XXL contribueraient également à une éducation populaire vantée par les initiateurs du festival.

3. UNE APPROPRIATION TERRITORIALE : LES IMAGES ET RÉCITS GÉNÉRÉS EN DEHORS DU FESTIVAL

3.1. Des espaces interstitiels valorisés par les graffeurs et les tagueurs

Certains espaces sont les réceptacles privilégiés de graffs, de tags, ces expressions artistiques et langagières souvent dénigrées. Or, ces espaces tagués et graffés fabriquent aussi la ville : ils sont des terrains de jeu, de libre expression (fig. 5). Quelle que soit la ville, on retrouve ces modalités expressives. Sur un trajet en TER, immanquablement, le paysage visuel formé de graffs peut se lire : aux abords des gares, sur les pare-bruits, les tôles industrielles, les murets de jardins longeant les voies ferrées... Ces anti haut lieux attirent ce type de langage plastique. Ces signatures parfois imagées renforcent l'aspect peu attractif de ces espaces banals ou, au contraire, en soulignent la présence, signalent ces supports d'expression insoupçonnés, témoignent d'une certaine jouissance de lieux qu'ils subliment parfois.

Ces espaces, ceux que l'on oublie car ne correspondant pas à la vision aseptisée, réglée, bien ordonnée de la ville, sont recherchés par les graffeurs. On retrouve sur le mobilier urbain à l'abandon ou dégradé, les rideaux métalliques de commerçants, les friches industrielles... un type d'images, à l'esthétique parfois ardue, parfois sale mais interrogeant notre rapport à

l'espace. Ces graffeurs, taggueurs s'inventent un ou plusieurs blases, ces noms de scène, qui saturent ces zones. Ils endossent un rôle, souvent risqué, pour nous livrer des combats colorés, faisant varier nos lectures spatiales, à condition d'être attentifs. En marquant les territoires officieusement de leurs fictions, ils facilitent un regard neuf sur les espaces que les usagers du quotidien ne percevaient plus.

Figure 5. Graffeur invité au GSAF : ici en pleine création *off* (L. Sallenave)



3.2. Être touriste dans sa propre ville : les images au service de l'arpenteur local

En interrogeant les *street* artistes, graffeurs et autres créateurs, lors d'entretiens informels et semi-directifs, on comprend que leurs réalisations s'inscrivent dans un contexte spatial qu'ils décryptent plutôt aisément, rapidement, grâce à une confrontation régulière à l'univers architectural urbain. Ce sont des lecteurs et arpenteurs de territoires variés. Ils sont familiers des lignes, courbes, brisures, continuités, aspérités, teintes et couleurs des lieux, tant *underground* que *grand public*, qu'ils réinterprètent à leur manière. Ils osent transgresser les frontières spatiales et temporelles. Ce sont des explorateurs de longue date de tous les espaces urbains.

Ainsi, en dehors des œuvres du festival, ces artistes nous invitent à être en alerte, à lire la ville différemment, à adopter une posture dans laquelle nous aiguisons nos sens : on devient touriste dans sa propre ville. Ces réalisations fictionnelles deviennent un prétexte pour se confronter à l'altérité territoriale.

3.3. Critique d'une imagerie consensuelle, peu réflexive

Certains rejettent les images *street art* du festival qui ne relèvent pas de la consultation populaire et qui répondent à des commandes au goût jugé dominant. Ces images seraient produites par un système *marketing*, relevant du marché, indépendamment de l'esprit des lieux, de leur contexte d'implantation. Ainsi, les scénarii proposés s'imposeraient de façon « agressive », « hégémonique » d'après certains témoins.

D'autres craignent une homogénéisation des discours sur les villes avec des esthétiques similaires, le même lieu longtemps désaffecté puis réinvesti en espace éphémère *street art*,

accélérateur de gentrification. Ainsi, certaines œuvres SA sont toyées (fig. 2), témoignant d'un rejet d'images jugées intrusives.

Figure 6. Fresque officieuse à gauche sur le mur ; commande à droite sur la maison, par Juin : rencontre du *off* et du *in cours* Berriat (L. Sallenave)



RÉFÉRENCES

- Baldini A., 2016, « Quand les murs de béton muets se transforment en un carnaval de couleur. Le *street art* comme stratégie de résistance sociale contre le modèle commercial de la visibilité », *Cahiers de narratologie, analyse et théorie narratives*, n° 30 [en ligne : narratologie.revues.org/7484 consulté le 19/04/17].
- Berdoulay V., Da Costa Gomes P., 2010, « Image et espace public. La composition d'une scène », *Géographie et cultures*, n° 73 [en ligne : gc.revues.org/1812 consulté le 16/11/16].
- Clerval A., 2011, « L'occupation populaire de la rue : un frein à la gentrification ? L'exemple de Paris intra-muros », *Espaces et sociétés*, n° 144-145, p. 55-71.
- Escorne M., 2015, *L'art à même la ville*, Bordeaux, Artes.
- Fourny M.-C., 2015, « Grenoble métropole en (et par les) montagnes », in D. Bloch et R. Lajarge (dir.), 2015, *Grenoble, le pari de la métropole*, Grenoble, PUG, p. 178-189.
- Gravari-Barbas M. (dir.), 2013, *Aménager la ville par la culture et le tourisme*, Baume-les-Dames, Le Moniteur.
- Gravari-Barbas M., Delaplace M., 2015, « Le tourisme urbain "hors des sentiers battus". Couloirs, interstices et nouveaux territoires touristiques urbains », *Teoros*, 34(1-2) [en ligne : teoros.revues.org/2790 consulté le 08/08/17].
- Grésillon B., 2014, *Géographie de l'art, Ville et création artistique*, Paris, Économica Anthropos.
- Kullmann C., 2015, « De l'exposition de la Tour Paris 13 au concept de musée à ciel ouvert », *Teoros*, n° 34 [en ligne : teoros.revues.org/2776 consulté le 13/02/17].
- Molina G., 2012, « Lorsque l'imaginaire géographique littéraire déborde les frontières du livre... et s'inscrit dans l'espace », in L. Dupuy et J.-Y. Puyo (dir.), *Géographie, langue et textes littéraires : regards croisés sur l'imaginaire géographique*, Pau, Presses universitaires de l'UPPA, p. 245-258.
- Riffaud T., Recours R., 2016, « Le *street art* comme micro-politique de l'espace public : entre "artivisme" et coopératisme », *Cahiers de narratologie, analyse et théorie narratives*, n° 30 [en ligne : narratologie.revues.org/7484 consulté le 19/04/17].

Vivant E., 2007, « Les événements *off* : de la résistance à la mise en scène de la ville créative », *Géocarrefour*, 82(3), p. 131-140.

L'AUTEURE

Léa Sallenave

Université de Genève

IUFE, Département de géographie et environnement

lea.sallenave@unige.ch